

**UN EXEMPLE DE MIGRATION
DANS L'ENTRE DEUX GUERRES :
L'EXODE CALENZANAIS**

par Marie-Françoise MARANINCHI

Depuis plus d'un siècle la Corse subit un exode rural important, seule possibilité de survie pour "ne population nombreuse et privée de ressources dans un contexte économique très défavorable. Les progrès des voies de communication et l'impossibilité de la production insulaire à satisfaire les besoins de tous ont multiplié les départs vers le "continent" qui semblait pouvoir répondre à tous leurs espoirs. D'autre part la Guerre de 1914-18, qui a mobilisé les bonnes validas, a développé ce goût de l'émigration définitive : ainsi dans toute la Corse, à partir de 1920, grossit la vague d'émigration de la population active.

Calenzana, village de Balagne renommé en tant que "jardin de la Corse" connaît un certain retard par rapport à l'émigration générale du siècle dernier : cependant, à partir de 1920, il n'échappe pas à cette migration importante, mais en apportant une originalité en ce qui concerne la destination, la profession, l'intégration. On observe en effet, une réaction unanime de tous les Calenzanais lorsqu'ils quittent le village et la communauté Calenzanaise se distingue dans le quartier Corse de la ville d'accueil.

Départ des Calenzanais

Les dénombrements et les documents d'état civil traduisent cet exode de l'Entre-Deux-Guerres mais c'est l'enquête orale qui témoigne le mieux de cette époque. Nous avons pu dégager certaines années repères de grands départs (1920-21, 1925, 1930, 1935) ce qui prouve le choix des Calenzanais pour le départ collectif. Les conditions économiques les forcent à quitter le village quel que soit leur âge, en dépit d'un niveau scolaire des plus rudimentaires (la plupart d'entre eux sont illettrés) mais cette décision est prise à plusieurs, comme pour s'encourager. C'est ainsi que l'enquête orale a illustré les départs des hommes actifs par quartier : on a assisté au départ de tous les hommes d'une rue, très souvent. Seuls restent au village les femmes, les enfants et un garçon qui est le "sacrifié", celui qui garde les terres et prend la famille en charge.

Ces départs massifs répondent tout à une seule et même préoccupation : la survie. En effet, la vocation agricole de Calenzana ne parvient plus à nourrir ses habitants, la concurrence des produits importés étant trop forte. Les Calenzanais étant pour la plupart des agriculteurs, bergers, ou journaliers voient leur niveau de vie baisser de façon inquiétante : l'économie de troc n'est plus de mise, on a besoin d'argent pour vivre et il n'est pas possible d'en gagner en restant au village en 1920. Dans cet état de pauvreté, il faut bien préciser les liens économiques qui soudent les Calenzanais entre eux et qui les rattachent à quelques familles de notables, les "Jo" (seigneurs), véritables propriétaires de la quasi totalité des terres. Ces "Jo" sont en effet responsables de la survie du village et, à une époque où ils augmentent les redevances et où ils bloquent le marché vers le continent, il reste peu de solution pour ces Calenzanais dépendants corps et âme.

Ils décident souvent de partir à plusieurs du même clan parce qu'ils sont solidaires et qu'ainsi ils peuvent annoncer leur départ au « Jo » ensemble.

Naturellement, le "Jo" est impliqué dans ce départ puisqu'on ne peut rien faire sans lui. Le "Jo" peut d'ailleurs dans certains cas faciliter le départ en donnant des "adresses", mais le plus souvent il joue un rôle important au niveau de l'achat des terres. En effet, ces futurs

migrants ont besoin d'argent pour leur départ c'est pourquoi se déclenche un processus de vente (terres, bétail) et c'est évidemment aux "Jo" qu'on vend (les seuls à avoir de l'argent liquide) ... et à quel prix dérisoire !

L'importance du clan dans la vie des Calenzanais est primordiale, c'est pourquoi apparaît une vie collective aussi intense. La vie du Calenzanais se passe hors de chez lui, après le travail, il vit le plus souvent Place de l'Eglise, sorte de rond-point du village où se trouvent les cafés. En effet, c'est au café que l'on discute de tout et qu'on prend la décision collective du départ. Le café est une cellule du clan (le patron affichant ouvertement son choix politique pour éviter toute équivoque) et, à ce titre, sa fréquentation n'est pas péjorative même s'il s'y joue, dans la salle du fond, des "parties" clandestines jusqu'à l'aube. Le Calenzanais n'est pas particulièrement pratiquant, bien que toute sa vie soit rythmée par des fêtes religieuses. Cependant, la vie collective connaît à ce moment là son paroxysme car on profite d'un jour de fête pour s'inviter" pour organiser des jeux et même une sorte de foire à l'occasion de la Fête de la sainte patronne du village, sainte Restitute, objet de dévotion unanime. La fête religieuse a lieu le matin, dans l'église surtout fréquentée par les femmes tandis que les hommes sont partie prenante à la fête laïque (course d'ânes, jeux d'argent autorisés seulement les jours de fête) qui a lieu devant l'église.

Toutes les occasions sont bonnes pour que les Calenzanais aient envie de se retrouver et de discuter, mais c'est la politique qui met le plus en évidence leur dévouement au clan. Pour le Calenzanais, "la politique est la chose la plus importante, après la famille", c'est pourquoi une période électorale est préparée avec une application sans pareille. L'opposition entre les deux partis qui s'affrontent n'a rien d'idéologique, sa seule originalité réside dans la personnalité des chefs de clan ; l'un François Marini, maire de Calenzana, et l'autre Raoul Fabiani, conseiller général et magistrat à Tunis. Il est évident que le clan prend à ce niveau toute son ampleur car les "Jo", non contents de détenir le pouvoir économique et social, imposent avec autorité la dépendance à leur clan politique. Cette appartenance politique est tellement prise au sérieux que les Calenzanais la reçoivent en quelque sorte avec le patrimoine... et gare à qui ne s'y plie pas ! Le village est vraiment partagé en deux, en période électorale, et l'enjeu est si important que les candidats acceptent de faciliter le départ de leurs "agents", en récompense de bons et loyaux services.

Ainsi donc, on assiste dans l'entre-deux-guerres à des départs massifs de Calenzanais, trop habitués à un passé de traditions collectives pour quitter le village seuls : tous ces migrants ont le même but" la recherche de la sécurité. Ils se sentent plus tranquilles de partir ensemble et vont tous chercher un emploi sécurisant, vers une destination souvent identique.

Une installation définitive.

L'enquête orale a prouvé que les Calenzanais quittent en petit nombre le village pour s'installer en Corse, à Calvi ou Bastia : ils ont trop peur d'être à nouveau menacés par cette absence de sécurité, pour tenter l'expérience !

C'est pourquoi 80 % des Calenzanais qui partent du village "prennent le bateau" pour aller sur le "continent", quitte à partir ensuite vers les colonies. En effet, la présence de R. Fabiani à Tunis a attiré un certain nombre de Calenzanais en Tunisie : ce cas mis à part, les expériences coloniales ont été très rares sauf engagement dans l'armée.

En fait, de manière générale, les Calenzanais ont été très attirés par le phénomène urbain du "continent", fournisseur d'emplois divers pour une population dont le niveau scolaire était très souvent tout à fait élémentaire. La grande ville, comme Marseille, Toulon ou Paris, représente la porte ouverte sur la fonction publique, dont la variété des services peut convenir à leur qualification. Il est bien évident que le secteur tertiaire va être le plus recherché, dès l'arrivée.

Le choix pour Marseille en priorité se justifie par ce besoin de sécurité de l'émigrant : c'est la Ville la plus près de la Corse". Ici, grande ville est synonyme de fournisseur d'emplois, mais cette proximité "à vol d'oiseau" permet "d'un coup de bateau" d'être le soir au village... Le Calenzanais est trop attaché à son "presse" pour rompre facilement avec tout un passé de solidarité ! Lorsqu'il part sur le continent, il va choisir son port d'attache en fonction des grands axes de communication et à proximité de compatriotes déjà installés. Un Calenzanais nous a même dit : "Avant de connaître Marseille, on connaissait le Panier et on voulait y aller"!...

En effet, la présence de Calenzanais déjà installés intervient de façon considérable dans le choix de la résidence, surtout s'ils ont "réussi" et comptent déjà parmi les "personnalités". En effet, le Calenzanais est parti pour trouver du travail et cette "personnalité" peut faire jouer l'une de ses relations pour aider son compatriote. La "personnalité" dont la position sociale permet en général de donner satisfaction à la requête doit faire profiter ses compatriotes de sa réussite, en répondant à la phrase-clé : "Il vient de m'arriver un cousin, ... je l'ai sur les bras,... s'il y a moyen de le faire entrer quelque part..." La "personnalité" la plus influente a souvent une place dans la politique de la ville d'accueil qui lui permet de rendre ces services : à Marseille, J.F. Leca et J.F. Guerini (conseillers généraux à Marseille) ont rendu fréquemment ce genre de service et, à Paris, Adolphe Landry (ministre des Affaires Sociales et député de Calvi) a parait-il "meublé la Sécurité Sociale de Calenzanais à Paris". Les Calenzanais se trouvaient par là même intégrés à un clan politique, parfois différent de celui du village par le chef, mais toujours selon le même schéma. Il arrive, dans le cas tunisien par exemple, que le chef du clan soit le même que celui du village : la fixation des Calenzanais s'accompagne alors d'un maintien des liens existant au préalable, et de leur transposition ! L'étranger.

Dans tous les cas, nous avons enregistré l'intervention d'un cousin déjà installé qui réclamait une faveur pour un compatriote récemment débarqué : cette solidarité qui se maintient sur le continent prend une dimension supérieure au niveau du regroupement professionnel. En effet, le Calenzanais sur le "continent" est toujours ravi de pouvoir "entrer à la Mairie" à Marseille, mais de préférence dans un service où se trouvent des compatriotes ! Le secteur tertiaire a été littéralement pris d'assaut par les Calenzanais, dans les 3 villes principales qu'ils ont choisies.

A Marseille, à la mairie, c'est vers l'octroi que se portent les préférences : pour des émigrés, que d'avantages... ils étaient habillés, avaient le port d'armes et 2 jours de repos pour un jour de travail ! Cependant, beaucoup de Calenzanais ont commencé dans un premier temps par être navigateurs, fonction qui les mettait "à l'abri du besoin" puisque "logés, nourris, blanchis" pendant au moins 6 mois sur les grands voyages !

La ville de Toulon est encore un meilleur exemple de cet engouement pour le service public, puisque 85 % des Calenzanais recensés à Toulon ont choisi d'être "ouvriers de l'Etat" à l'Arsenal ... Le phénomène migratoire à Toulon est particulier car les Calenzanais n'ont pas eu

recours au "piston" d'une "personnalité" : en cette époque de reconstruction, l'Arsenal a eu besoin de main d'œuvre et la réussite des Calenzanais, venus très tôt, a incité un grand nombre de compatriotes à les suivre.

A Paris, nous avons remarqué un équilibre entre les Calenzanais entrés à la Sécurité Sociale (par l'intermédiaire de A. Landry) et les Calenzanais employés par une Maison de Jeux tenue par un Balanin de Montemaggiore. Quand on connaît la passion de certains Calenzanais pour le jeu, on comprend qu'ils aient trouvé un emploi ou leur qualification était évidente.

Ce besoin de regroupement au niveau de l'emploi se retrouve de façon très nette en ce qui concerne l'habitat. En effet à Marseille et Toulon on peut parler du vieux quartier en tant que quartier corse, à l'intérieur desquels se trouvent des rues typiquement et uniquement Calenzanaises ! La rue Bastide à Toulon, la rue des Muettes ou des Pistolles à Marseille, n'étaient pas habitées et fréquentées, dans l'entre-deux-guerres" que par des Calenzanais ! Les Calenzanais sont bien partis sur le "continent" pour changer de vie et gagner cette sécurité de l'emploi, mais ils ne tiennent absolument pas à vivre isolés... il ne faut pas oublier qu'ils ne sont pas partis à l'aventure, ils sont partis ensemble.

Nous avons remarqué que les Calenzanais, lorsqu'ils ont trouvé leur emploi définitif, vont tout faire pour satisfaire leurs supérieurs et mériter des gratifications et promotions. En effet, les Calenzanais ont été employés le plus souvent à un niveau assez bas (pour ne pas dire le plus bas) : beaucoup d'entre eux ont gravi des échelons et sont devenus inspecteurs" chefs de chantier" officiers de Marine... Ainsi donc, dans un temps assez bref, ils ont pu "faire leurs preuves" avec le soutien de leurs compatriotes et jouir d'une sécurité suffisante pour être en mesure de faire venir leur famille.

Maintien d'une solidarité

La solidarité représente l'élément le plus caractéristique de l'émigré calenzanais car, S ce niveau, il n'est plus question d'une simple entraide. On observe très bien ce phénomène au sujet du quartier où résident les Calenzanaia. En effet, les Calenzanais sur le "continent" vont recréer une, cellule calenzanaise sur le modèle du village par transposition. En dehors de cet habitat groupé au niveau des mêmes immeubles dans les mêmes rues, leur vie en dehors du quartier ressemble étrangement à celle qu'ils menaient au village. A Marseille ou Toulon, dans le "quartier corse", on entend plus parler corse que le français, après une journée de travail où il a fallu parler français... A Marseille, nous retrouvons la même importance du "café", tenu le plus souvent par "un du village", centre de ralliement des compatriotes. C'est dans les cafés du Panier qu'on échange les nouvelles du village, qu'on vient passer un moment si on n'a rien à faire, tandis que les cafés du Cours Belsunce ou rue Bernard Dubois sont réservés aux Calenzanais les plus fanatiques de jeu... Le jeu est tellement présent dans les habitudes calenzanaises que les "parties" clandestines n'ont rien d'étonnant dans ces cafés tenus par des Caienzanais. Il est d'ailleurs systématique qu'une "partie" soit suivie d'un commentaire, le long du Cours Belsunce (arpentant le Cours sur 20 m puis retournant sur leurs pas).

Dans un domaine apparemment différent, les Calenzanais perpétuent sans peine leur dévotion à sainte Restitude, où qu'ils se trouvent : la plupart des Calenzanais interrogés nous ont même montré la photo, médaille ou étoffe de la Sainte qu'ils portaient sur eux. Bien que

sur le continent Calenzanais et Calenzanaises deviennent moins pratiquants, ils ne manqueraient pour rien au monde la messe du jour de la "Fête di a Santa" !

Les Calenzanais à Marseille et à Paris, ayant souvent un emploi grâce à une intervention politique" n'ont pas eu de difficultés à transposer leur véritable passion sur le continent. Liés par devoir à la "personnalité" en question, beaucoup ont dû se faire inscrire sur les listes électorales de Marseille (sans pour autant se faire rayer à Calenzana) et devenir des agents électoraux puissants et efficaces ! En période électorale, les Calenzanais à Marseille partagent leur temps libre entre la propagande pour le chef de clan du village dans la journée, et les réunions de politique marseillaise, le soir. Le cas marseillais est vraiment original à ce niveau car nous n'avons pas retrouvé un tel partage dans les autres villes d'accueil. A Paris, les Calenzanais installés grâce à l'intervention d'A. Landry, lui étaient fidèles au niveau des législatives (député de Calvi) mais n'ont absolument pas participé à la vie politique parisienne. A Tunis, le chef du clan calenzanais se trouvant sur place, il s'agit d'une transposition pure et simple des liens claniques, mais il n'est pas question de vie politique locale, pas plus qu'à Toulon où les Calenzanais ne doivent pas leur installation à une "personnalité" : ils limitent leur passion pour la politique à Calenzana.

Les Calenzanais aiment tellement se réunir "comme au village" qu'ils ont même créé des Amicales calenzanaises à Marseille et Toulon ! L'Amicale prenait alors en charge la transposition des manifestations du village et organisait à cet effet, des banquets, des soirées dansantes pour "fêter ensemble" ! L'Amicale de Toulon comme celle de Marseille avait une chanson, naturellement écrite en corse, qui consacrait l'attachement au "passe", en évoquant les endroits les plus caractéristiques du village.

Le cœur des Calenzanais est tout de même bien resté au village, c'est pourquoi lorsqu'ils peuvent se le permettre (financièrement), ils partent volontiers au village, en vacances. Dans ce cas, ils sont conscients, en plus du plaisir du retour, d'avoir une mission à remplir manifester leur réussite. C'est pourquoi le Calenzanais retourna au village lorsqu'il peut s'offrir une garde-robe neuve, éventuellement une chevalière en or et, dans le meilleur des cas, une voiture neuve !

Le Calenzanais émigré a donc, dans l'ensemble, trouvé réponse à son problème de sécurité, c'est pourquoi, malgré son attachement au village" on peut parler d'une certaine sensibilité (ou reconnaissance) à l'égard de la ville d'accueil. En effet, le Calenzanais qui a quitté le village pour aller travailler sur "le continent" est assez lucide pour reconnaître où il n'est pas question de retour définitif au village. De ce fait, on observe au bout de quelques années d'installation, une adaptation proche de l'intégration. En effet, la plupart des Calenzanais, du fait de la réussite de leur départ se sont tous bien adaptés à cette vie nouvelle, mais certains, dont la recette sociale a atteint un haut niveau, se sont totalement intégrés à la ville d'accueil. L'intégration de toute façon ne fait jamais oublier le village et le sentiment de solidarité prime toujours au niveau de ces migrants. Cependant, l'intégration devient un problème au stade de la 2e génération élevée sur le continent, ou aux colonies qui comprendra moins cet attachement au village. Il est à craindre que ces enfants se sentent davantage marseillais, toulonnais ou parisiens que calenzanais...

Dans l'ensemble, c'est vraiment grâce à ce maintien profond des traditions que les Calenzanais ont pu supporter leur migration et leur installation sur le "continent". En effet, la communauté qu'ils ont formée dans les villes d'accueil, les a sécurisés à leur arrivée dans un monde différent : ils ont mieux supporté que d'autres cette "rupture du cordon ombilical"

puisque'ils ont recréé une cellule calenzanaise. Cette sécurisation a, dans un deuxième temps, si bien facilité l'accueil et l'adaptation à un emploi nouveau que nous avons enregistré dans la plupart des cas une réussite sociale et une promotion professionnelle assez rapide : c'est dire à quel point les Calenzanais ont rempli leur mission de départ !...

Quelle que soit leur réussite, les Calenzanais sont tous restés fidèles au milieu corse, dans la 1ère génération tout au moins : personne n'oublie la famille qui est restée au village et le Calenzanais retourne autant que possible tous les ans au "paese"... Naturellement, à la 2e génération, ce maintien des habitudes collectives n'a plus la même signification car ces enfants, élevés sur le "continent", ne subissent pas, comme leurs parents, l'éloignement du village : ils sont intégrés à la ville d'accueil et ne maintiennent les traditions qu'en souvenir de leurs parents.